

Avant-propos

JEAN ARROUYE, MICHEL GUÉRIN
Aix-Marseille Université

Le présent ouvrage est constitué par les actes du colloque organisé à l'amphithéâtre de l'Alcazar, à Marseille les 26, 27 et 28 novembre 2009. Une exposition de photographies était présentée concomitamment (commissaire : Jean Arrouye) dans la galerie de cette même bibliothèque municipale à vocation régionale (BMVR), rassemblant, sous le titre « Aux limites du photographiable », des œuvres de Steven Bernas, Christine Buignet, Christian Galzin, Rolf General, Marc Heller, Bernard Lantéri, Bernard Plossu, Olivier Umhauer. On trouvera, présentées à la fin du volume, des images de cette exposition.

Des photographes, des philosophes, des spécialistes de la photographie s'interrogent ici sur le *photographiable*, notion controversée qui se trouve au centre du fameux essai de Vilém Flusser, *Pour une philosophie de la photographie* (éditions Circé, 1996). Le photographiable désigne-t-il une limite ou, à l'inverse, une liberté indéfinie ? Renvoie-t-il strictement au programme de l'appareil, qui, dès lors, conditionne l'éligibilité de tels et tels états de choses à la dimension (voire à la dignité) du photographiable ? Ou bien, comme l'exposition tendrait à le montrer, les soi-disant « limites du photographiable » ne sont-elles pas faites plutôt pour être reculées et déplacées ? En d'autres termes, la découverte (du coup immédiatement inventive) d'un nouvel « objet » photographique – qui, a-t-on besoin de le préciser, ne se superpose pas à ce qu'on appelle couramment un objet, toujours, lui, préalablement identifié sur fond d'un consensus cognitif (perceptif) mou – se base, certes, sur des possibilités techniques et sur une plausibilité mentale à un moment donné (personne n'échappe à son époque, aux modèles et schèmes dominants qui infléchissent inconsciemment la manière de voir), mais elle parvient, justement, à *faire voir* quelque chose qui, jusqu'alors n'avait pas droit de cité et n'avait pas de nom. Du coup, le photographiable, plutôt que de se ramener au constat d'une gamme *prévue* de moyens, si large soit-elle, ferait sens, au contraire de l'*extension* (en réalité de l'*extensibilité*) et des moyens et des fins sous la gouverne de celles-ci. Loin de se borner au prévu, il s'ouvrirait à l'invu, il n'aurait de cesse que d'annexer de nouveaux territoires du visible. Entre une interprétation en termes étroitement déterministes et, à l'autre extrémité, en termes de liberté quasi absolue du photographiable, on trouvera des partis pris moins

tranchés qui, en somme, dialectisent des contraintes et des prouesses, des conditions et des intentions – si bien que le photographiable se révèle éminemment plastique.

Les questionnements qui suivent se répartissent en trois parties. C'est en effet que la notion, essentiellement *problématique* – pour certains auteurs éprouvée, même, comme *provocatrice* –, qui a donné lieu aux analyses et réflexions rassemblées dans cet ouvrage, a des implications philosophiques, anthropologiques ou éthiques, remue des enjeux esthétiques et s'émblématise à travers des propositions artistiques.

La conscience moderne progresse dans la réflexivité au fur et à mesure que les techniques dont elle se dote l'aident à réaliser que la perception, l'identification et la fabrique des images, leur enregistrement et leur réception ne sont pas naturels, mais au contraire foncièrement tributaires d'appareils, et par conséquents artificiels et historiques. Or, les appareils eux-mêmes n'agissent qu'en relation avec des « formes symboliques » variables en fonction des époques. Le fin mot du photographiable ne serait-il pas que notre perception est toujours prothétique? L'œil n'a jamais été nu. On ne perçoit pas le monde, mais un monde. Et ceux qui, de tout temps, se mettent en devoir de le rappeler à tous, ce sont les artistes.